Kingsland

Sophie Merceron

COMÉDIE DE CAEN

Sélection 2025

1-
Faire un feu

Un terrain vague. En bordure d'une ville. Ça pourrait être Tbilissi. Cette ville.
Ou une autre.
Mais une grande ville. Avec de grands espaces abandonnés autour.
Des terrains, vagues.
Abandonnés à ceux qui n'ont pas eu d'autre choix que vivre là.
C'est ici que vit Miëshka.
Avec Okja, sa mère.
Dans une caravane. Une caravane parmi d'autres.

Miëshka est tout juste sorti de l'adolescence. Mais c'est comme si le temps lui avait déjà piétiné la figure. Il a des cernes bleues, et sa jambe gauche semble suivre difficilement celle de droite.
C'est que Miëshka a été mordu par un animal. Des crocs ont marqué sa peau. Emporté un morceau de sa chair. Un morceau de sa jambe.

Et puis, il y a l'usine, aussi. Proche. Toute proche. Une grande usine. Immense.
Plutôt, « il y a eu » une usine immense. A cet endroit-là. Mais des flammes l'ont dévorée. Restent :
Quelques fondations, certaines écroulées, d'autres non.
Des murs, rouges comme la brique et noirs comme la cendre.
Des poutrelles d'acier surgissant, comme des bras qui demanderaient de l'aide.
Une cheminée, qui tente malgré tout de s'élever vers le ciel.
Et tout autour, encore des morceaux de murs, rouges aussi. Comme des remparts qui auraient cédé aux flammes.
Et, encore debout, un portail en fer, un peu rouillé.
Il devait protéger cette usine, ce portail.
La protéger des rumeurs et des regards. La dissimuler, pour qu'on ne voit pas ce qui s'y passe.
On dit qu'on y tortionnait des oiseaux, dans cette usine, qu'on leur retiraient les yeux pour en faire des diamants.
On n'est pas sûrs de ça. On est sûrs de rien.

C'est le crépuscule. Il y a beaucoup de brouillard. On aperçoit à peine la ville, au loin. Juste quelques lumières orangées.

Il y a de la lumière orangée aussi, près de la caravane de Miëshka.
Orange comme un incendie.
Près de la caravane, un arbre mort depuis longtemps agite ses branches noueuses.
Au bout de ses branches, pendent des sacs plastiques que le vent a déposé là. A la lumière orangée, on croirait des fruits énormes.

Un peu plus loin, Miëshka est assis sur une carcasse en ferraille rouillée. Cette carcasse de fer a peut-être été une voiture. Un jour.

Il se fabrique une couronne avec des branches, des plumes, et des petits os.
Plutôt, il la répare.
Une couronne misérable, mais, lorsqu'il la pose sur son crâne, elle lui donne l'air d'un roi étrange.
Un roi-oiseau bancal et anémié.
Pas un milan. Pas un aigle. Un pauvre poulet, chétif et boiteux.

Miëshka:
Je tiens ferme ma couronne.
Comme il y a du vent, elle pourrait s'envoler.
Il y a cent-trente-quatre plumes.
Elle pourrait s'envoler, donc.
Trois morceaux d'écorce d'arbre à miel.
Deux branches de prunier. Celui qui est tout crevé, là.
Des feuilles de sauge. Et une patte d'effraie. Parce que ça porte bonheur.
Même si je crois pas trop à ces conneries.
Et surtout surtout, quatre-vingt-treize os de poulets et de pigeons.
Des petis os pointus qui la tiennent sur ma tête. Ma couronne. S'aggrippent comme des petites serres crochues. Me rentrent dans le crâne.
Je suis un cerf, en fait. Parfois, je crois ça. Que je suis un cerf. Un animal roi. Avec des morceaux de forêt sur la tête.

De l'obscurité, surgit une voix. Celle du vigile. Il s'apelle Lioubov, le vigile. Sa voix est comme un souffle de mauvais rêve.

La voix du vigile:
Un roi de rien du tout. Un misérable petit coquelet galeux.

Miëshka:
Je suis pas idiot, je sais bien que je suis roi de rien du tout et que mes vêtements sentent la vase.

La voix du vigile:
La vase, la viande avariée et les champignons dans les plis.

Miëshka:
C'est parce qu'il pleut depuis des jours, plus rien qui séche dans cette foutue caravane.

La voix du vigile:
Dans une souillarde infestée de punaises, s'agitait un petit prince moisi, né d'un inconnu aux yeux jaunes et d'une reine folle à lier au pied de la table.
Quand la reine rentre de la chasse, elle a les mains en sang et de l'écume au bord des lèvres.

Miëshka:
Tais-toi mais tais-toi mais tais-toi mais tais-toi.
Temps
Lorsque je rêve, je vois le monde en feu.
Des flammes gigantesques, qui s'élèvent dans la nuit. De grandes flammes bleues qui dévorent tout.
Toute la ville et alentour.

Les supermarchés, le tramway, les casses automobiles, le jardin botanique, les ponts,
le périphérique, les frontières, la rue Gorgi Zourab, le zoo, les chiens, les chats, les rats, les cafards,
et le bureau de l'agence pour l'emploi.

La voix du vigile :
Et l'usine, aussi.

Miëshka:
Et l'usine. Bien sur que oui, l'usine.
Temps
On sait pas ce qu'il s'y fait, dans cette usine. On voit jamais les ouvriers y entrer. Ni en sortir, non plus, d'ailleurs.
Mais je sais qu'elle fonctionne. On entend les machines. Le bruit des machines.

La voix du vigile :
Tu

Miëshka
Quoi ?

La voix du vigile :
Pas « on », « tu » entends le bruit des machines.

Miëshka
(*A lui-même) :* Ce qu'il peut me ciseler les nerfs, celui-là.
J'entends le bruit des machines. De nuit comme de jour. On croit qu'il s'agit d'y tortionner des oiseaux. Certains disent qu'on leur retire les yeux, pour en faire des diamants.

La voix du vigile :
On n'est pas sûrs de ça.

Miëshka :
Non, on n'est pas sûrs de ça.
On est sûrs de rien.
Mais dans la carrière derrière l'usine, je retrouve parfois des os. De petits os.
Des squelettes d'oiseaux. Et quelques fois des volatiles errants. De ceux qu'on a pas voulu.
Certains ont des petits trous sombres à la place des yeux.

La voix du vigile :
Des conneries.

Mieshka :
Ma mère, elle dit que peut-être, mes yeux à moi, peuvent regarder de l'autre côté, vers ce qui n'est plus. Et que je suis seul à les voir, ces oiseaux.
Elle dit que, peut-être, ils sont condamnés à errer dans cette carrière, aveugles.
Dans ce gouffre. Comme des limbes.

La voix du vigile:
Des limbes ? Emploie pas des mots que tu comprends pas, pauvre andouille.

Miëshka:
Mais t'as rien d'autre à foutre, que de venir m'interrompre tout le temps ?
Temps
C'est vrai. Je sais pas ce que c'est, des limbes. Et je suis pas sur de vouloir savoir ce que c'est, d'ailleurs.

La voix du vigile:
Tout le monde sait qu'elle est dévorée de la cervelle, ta mère.

Miëshka:
Encore un mot sur ma mère, et je viens te démolir la figure, face de bèche.
Temps
De grandes flammes bleues qui montent jusqu'au ciel et vont rôtir le cul des anges. Tout vaut mieux que cette flotte qui nous tombe dessus depuis des semaines. Comme pour nous punir.
Plus un seul endroit où poser nos semelles, sans s'enfoncer dans la boue noire.
Comme si on était pas déjà assez crasseux.
De grands flammes bleues. Un incendie de sous mon crâne. A chaque fois que je dors.

La voix du vigile :
Lève-toi, le boiteux, et rejoins ta folle de mère, avant qu'elle fasse crâmer tout ce qui reste d'êtres vivants, dans ce foutu campement.

Miëshka:
Dormir. Dormir. Dormir. Rêver. Dormir. Pendant cent ans au moins.
Mais, là, je ne rêve pas. Pas du tout. Là, je dois encore éteindre l'incendie que ma mère a allumé. A chaque changement de lune, elle brûle tout. Elle veut tout faire flamber. Nos meubles, mes pantalons, ses culottes, les rideaux, le courrier et même le chat. S'il ne pleuvait pas depuis des semaines, comme si le ciel n'en finissait pas de chialer sur nos épaules, sans toute cette flotte, sa folie aurait consumé la terre entière, je crois.

A proximité de la caravane de Miëshka, une baignoire. Rouillée. A l'intérieur, un feu.
La mère, hirsute, comme un animal sauvage, y jette des morceaux de tissus. Ses vêtements, probablement.

La mère :
Un feu pour éloigner les ours.
Il y en a plein, plein.
Des ours noirs qui guettent dans l'ombre.
Te sautent sur le râble et te déchirent la couenne. Elles sont immenses ces bestioles-là, Miëshka. Grands comme deux hommes. C'est le diable qui les envoie. Ils sont envoyés par le diable pour faire disparaitre les gens comme nous.

Miëshka :
Et c'est quoi, les gens comme nous, maman ?

La mère :
Les inutiles, ceux qui ne servent à rien, à part polluer les abords des villes.
Les mères comme moi, et les fils comme toi.

Ils nettoient.
Ce sont des nettoyeurs.
Ils sont envoyés pour ça, nettoyer les villes. Ils t'attrapent, et te déchiquètent la chair comme celle d'un agneau de douze heures. Et puis, voilà, tu disparais dans leurs gueules d'ombre, et tu te retrouves à danser en enfer, avant que tu aies poussé le moindre cri.

Miëshka :
Tu dis n'importe quoi.
Puis soudain..
Non !
La mère a attrapé Ghomi, le chat, par le cou. La peau rapée de son cou.
Maman, pose ça. Pose ça. Pose ce chat, maman ! Donne-le moi, maman, et pousse-toi de là. Tu vas te brûler, encore. Les cheveux. Ça sent le poulet grillé pendant des jours dans la caravane, après ça.

Miëshka a sauvé le chat d'une mort certaine et éteint le feu à grand renfort de seaux remplis d'eau de vaiselle. Le chat s'est enfuit dans l'obscurité.

Miëshka:
Voilà, le brasier est éteint. Une fois de plus. *Temps.* Tu as brulé la couverture, maman, mon écharpe et la dernière chaise qui ressemblait à une chaise. On va devoir manger debout maintenant.

La mère :
Et pour les ours ? On fait quoi, pour les ours ?

Miëshka :
Pas des ours, maman. Juste des clébards puants qui viennent crever nos poubelles, nous chiquer les mollets et nous mettre la rage dans le sang. Des ours, ce serait trop classe.
Ce serait romantique, des ours. Jamais vu de romantique par ici.
Temps
Allez, viens maman, on rentre. Il va faire nuit et il va pleuvoir. Encore. Tu vas attraper la mort.

La mère :
Non, je vais chasser. Tu devrais m'accompagner, d'ailleurs. Il faudra que tu m'accompagnes. Un jour. Je dois t'apprendre ça. C'est à moi de t'apprendre ça, avant que je disparaisse. Et puis, ce soir, c'est changement de lune. C'est la nuit des grands cerfs.

La mère part.

Miëshka *(seul)***:**
Des cerfs ? Mon cul. Va encore nous ramener des chats pelés et des pigeons pourris.

Miëshka s'habille pour se rendre à l'usine, comme chaque nuit. Un k-way rouge et sa couronne de plumes, de bois et d'os.

Toutes les nuits, Miëshka jette des cailloux en direction de l'usine. Et quelques fois, ses cailloux atteignent leur cible. Ils heurtent la tôle du grand portail. Une immense porte en fer, brulée et rouillée, qui semble dissimuler quelque chose comme l'enfer.